

DOROTHY BUSSY ET GIDE¹

par

George D. PAINTER

L'escalier du 51 Gordon Square montait raide, interminable; contre la tapisserie sombre des murs était accrochée une multitude de petits portraits, de natures mortes, de paysages que, faute de temps et d'un éclairage suffisant, on ne pouvait jamais examiner, mais, parmi lesquels, on aurait très certainement découvert quelques délicieuses oeuvres de Simon ou Janie Bussy, de Duncan Grant, Vanessa ou Quentin Bell. Tout en haut de l'escalier, la pièce était large et d'une grande clarté, au même niveau que les branches supérieures des platanes et baignée de la lumière verte et dorée qui, au soleil couchant, filtrait à travers leurs feuilles. C'est là qu'on trouvait tapie une petite femme boulotte, portant lunettes, aigle âgé ou d'un âge indéfinissable, aux beaux yeux, à la voix bien timbrée et aux cheveux blancs coupés à la Jeanne d'Arc.

Madame Bussy avait récemment entendu à la radio, sur le Third Programme de la B.B.C., une revue critique ("*pas mal du tout*", avait-elle dit à Gide plus tard) de *La Porte étroite* dans sa traduction (*Strait is the Gate*), revue qu'elle avait également lue dans *The Listener*, alors dirigé par Joe Ackerley, du 14 octobre 1948. Elle était encore remuée, mi-reconnaissante, mi-indignée, par sa conclusion : "*Dorothy Bussy a trouvé un style qui, en sourdine, épouse fidèlement la chasteté et l'harmonie de celui de Gide, telle l'ombre portée sur le sol d'un cygne en plein vol*". Gide, dont elle avait été, dès le début des années vingt, l'amie et l'hôtesse fort estimée, supervisait lui-même ses traductions qu'il approuvait chaleureusement. J'aimerais pouvoir offrir sur Madame Bussy quelque anecdote qui la fît revivre pour nous, mais la seule chose qui me vienne à l'esprit est un passage du *Journal* de Gide où il note, sans autre forme de

¹ Article précédemment paru, en langue anglaise, dans la revue *Adam*, et repris avec l'aimable autorisation de son Directeur, Miron Grindea.

commentaire, qu'elle l'a accusé de jouer aux cartes avec le Diable et de tricher. Cela semble un peu injuste; j'ai peine à imaginer Gide dissimulant dans sa manche une carte qui ne lui aurait pas été légitimement distribuée; je peux, cependant, me le figurer coulant un regard de côté vers le jeu du Malin avant de décider comment jouer sa propre main. "*Il prétend qu'il ne me connaît pas*", avait-elle dit à son éditeur Roger Senhouse, "*Eh bien ! rassurez-vous, cela ne va pas durer !*" Elle me somma donc de me présenter chez elle.

Avec une impétueuse naïveté, je la félicitai sur l'anglais parfait qu'elle parlait et écrivait. John Lehmann (voir la page 145 de son *Whispering Gallery*) avait commis la même gaffe de la prendre pour une Française lorsqu'il avait fait sa connaissance, en 1929, dans le train Paris-Calais. "*Ne saviez-vous donc pas que je suis une STRACHEY*", s'écria Dorothy, outrée et époustouflée, et puis au lieu d'ordonner au gaffeur que j'étais de sauter par la fenêtre, elle me pardonna sur le champ. Oui, expliqua-t-elle, elle était l'une des soeurs aînées de Lytton Strachey, mariée à un peintre français; sa première rencontre avec Gide datait de juillet 1918, quand, visitant Cambridge avec Marc Allégret, il lui avait demandé d'améliorer son anglais et récité "*Is this the face that launched a thousand ships*"¹, de façon si belle et avec une compréhension si juste qu'elle l'avait immédiatement accepté comme élève. Je lui confiai que j'écrivais un livre sur Gide que Bertie van Thal allait publier, Dorothy me pardonna même cela ("*Il écrit un livre sur vous, mais cela va de soi*") rapporta-t-elle à Gide et par la suite, nous nous entendîmes à merveille. Quelques jours plus tard, après avoir assisté au vernissage, le 29 octobre 1948, à Paris, de la première exposition d'après-guerre de Simon, les Bussy retournèrent, comme à l'accoutumée, à leur appartement du 40 rue Verdi, à Nice, pour y passer l'hiver. A l'époque de cette première rencontre Dorothy avait quatre-vingt-deux ans.

Pendant les quatre années qui suivirent, nous continuâmes à nous fréquenter, parfois aux réceptions bruyantes pour les jeunes par lesquelles Dorothy marquait ses arrivées de printemps et ses départs d'automne, plus souvent, pour un thé en tête-à-tête. A ses soirées, Dorothy remplissait avec une habileté consommée ses devoirs d'hôtesse, interrompant les conversations en cours pour en relancer de nouvelles; ce fut elle qui me présenta la première à Norah Smallwood, ange parmi les

¹ Christopher Marlowe (1564-1593), *Faustus*, v. 1328-1330.

éditeurs (*"Il va écrire une vie de Proust"*, cria Dorothy) et à Pamela Hansford Johnson qui n'était pas encore Pamela Snow. Hors de portée des oreilles de Dorothy, mais pas des miennes, Sonia Brownell, qui n'était pas encore Sonia Orwell, raconta une anecdote sur la visite qu'avait faite Gide en Angleterre, pour la remise de son doctorat d'Oxford, en juin 1947 : *"Au déjeuner, Cyril le plaça en face d'un très beau jeune homme; Gide sortit une cigarette, le beau jeune homme lui offrit du feu, Gide le regarda droit dans les yeux en souriant et souffla l'allumette pour lui faire répéter le geste. Dans le train, en route pour Oxford, Gide insista pour qu'on lui indiquât la prison de Reading : «Où est-ce, l'avons-nous déjà dépassée?»"*

Il ne faisait pas partie des devoirs de Simon et Janie, si bienveillants mais détachés qu'ils parussent toujours, de chouchouter les derniers en date des protégés de Dorothy. Parfois Janie nous versait une tasse de thé et disparaissait; quant à Simon, brusque, vêtu d'un complet brun, aussi petit que Dorothy, il lui arrivait d'entrer dans la pièce pour y chercher quelque chose et de me serrer la main. Il se rendait au zoo tous les matins pour y peindre des oiseaux tropicaux, nous confia-t-il, mais devrait bientôt visiter les serres de Kew pour les fleurs. Il lui était arrivé de lire du Simenon, mais *"Je l'ai trouvé affreusement morne, c'est tout !"* était le seul commentaire qu'il était prêt à faire sur ce génie de second ordre que Gide avait admiré pendant longtemps et dont, récemment, je m'étais mis à dévorer les livres. De temps à autre, on me présentait dans les escaliers, à des résidents ou des habitués des étages inférieurs, tous silencieux; il y avait ainsi Arthur Waley, que son visage était triste et pâle ! il ondulait comme un saule chinois, ses vers avaient été de mes talismans pour me protéger contre la guerre et m'encourager à croire encore à la civilisation; il y avait aussi divers Strachey sur la défensive, Pernel, Pippa, Marjorie, James, certains petits, d'autres grands, mais chacun partageant manifestement l'intelligence et la passion de Dorothy. James avait l'air peu amène, les autres faisaient entendre les paillements d'usage, bien qu'aucun étranger au monde n'eût pu manifester aux Strachey plus de respect que moi ou moins souhaiter tirer profit d'une rencontre due au hasard.

Lorsque j'arrivais pour un thé à deux, Dorothy travaillait d'ordinaire sur ses propres feuillets dactylographiés ou épreuves, ou sur ceux d'autres auteurs, qu'elle transférait, avec un vrai soupir de

soulagement, de ses genoux à une petite table à ses côtés. Parfois, je lui apportais des fleurs, mais une fois seulement des chocolats, car son exclamation à l'intention de Janie et singeant une écolière, "*Oh ! Chic des choccos !*" n'était-il pas seulement une manifestation de l'ironie Strachey : Que trouvions-nous à nous dire : En vérité, je ne me souviens de presque rien, seulement du sentiment, qui semblait émaner moins de la personne de Dorothy que de l'ambiance vert-doré de son salon, que nous vivions dans le monde même, le seul monde vrai dans lequel étaient écrits les livres que nous lisions et auquel la grammaire, le rythme, la scansion et le style insufflaient la vie. Tel était aussi le sujet profond de l'ouvrage sur sa table, son propre roman anonyme *Olivia* (1949), de ses spirituelles et judicieuses *Fifty Nursery Rhymes* (1950) anglo-françaises, de ses traductions de Gide, *Fruits of the Earth* (1949), *If it die...* (1951), *The Return of the Prodigal and Saul* (1953) ou du dialogue platonicien, socratique et sûrement gidien de Valéry, *L'Âme et la Danse* (1951). Comme Gide lui-même, Dorothy était sortie de l'abîme de la guerre et de l'Occupation, ("*cette époque hideuse - solitude, peur, horreur*", avait-elle écrit à Gide) pour renaître à l'air pur de la création et de la re-création finales.

Parfois, l'ouvrage à son côté était celui de quelque autre; y étaient griffonnés au crayon ses vigoureux commentaires et suggestions. A juste titre, mais indubitablement non sans un héroïque effort de magnanimité. Dorothy accueillit favorablement la traduction classique que Justin O'Brien fit du *Journal* de Gide et le superbe et radieux *Thésée* de John Russell. "*Vous en avez fait une très bonne revue critique*", (dans *The Listener* du 13 janvier 1949)", m'écrivit-elle dans une lettre de Nice, du 3 mars 1949, et elle ajoutait, "*des vers d'écolière qui comportent des remontrances personnelles, aurais-je l'audace de vous les envoyer :*

A.A.G.

Tueur de monstres, Thésée ! des hommes libérateur !

D'Athènes, de ses lois, de ses arts, le fondateur !

Mais qui, malgré la présence d'Antigone à vos côtés

Oubliâtes des femmes, l'existence dans vos cités !"

Ce texte est une variante, à la diction améliorée, mais amputée du second quatrain, de la version qu'elle envoya à Gide lui-même, six jours

plus tard (voir *Correspondance André-Gide-Dorothy Bussy*, ed. Jean Lambert et, *Cahiers André Gide*, 9-11, Gallimard, 1979-82, t. 3, pp. 516-17). Je ne pouvais savoir à l'époque, que le petit épigramme de Dorothy était, en fait, l'ultime flèche qui mettait fin à une querelle ayant débuté trois ans auparavant, quand Gide avait refusé, le 1er mai 1946, de lui accorder l'autorisation de traduire *Thésée*, prétextant, "Il me semblait que pour une voix si grave, les cordes vocales d'une femme ne convenaient guère". Dorothy, en retour, avait violemment attaqué ce dernier chef d'oeuvre de Gide, si bref et serein, l'accusant d'anti-féminisme mais offrant de trouver pour lui "un traducteur masculin, à la profonde voix de basse" (*op. cit.*, vol. 3, pp. 387, 389, 417-19).

A l'occasion, Dorothy transmettait à Gide certaines de mes remarques et m'informait de ses commentaires. Je traduisais alors, avec son pendant *Le Prométhée mal enchaîné*, la satire de ses débuts *Paludes*, qui me semblait offrir "une clé de toutes ses oeuvres". "Dites à ce jeune homme qu'il est dans le vrai !" répondit le maître et il fut ravi d'apprendre que, dans les archives du British Museum, j'avais découvert un vaudeville, datant de la Révolution française et intitulé *Les Faux-Monnayeurs*. "Allons-donc, on est toujours anticipé !" Le Third Programme de la B.B.C. me confia la tâche de traduire des extraits du *Journal des Faux-Monnayeurs* et d'imaginer un texte parlé les reliant, mais se vit contraint de m'informer, à sa grande déconvenue que l'autorisation de réaliser cette émission avait été refusée par les agents littéraires de Gide. Dorothy intervint et bientôt, je reçus une formule de consentement, valable pour cette seule et unique occasion, que j'avais rédigée et tapée moi-même et que je lui avais envoyée, la signature tremblée de Gide y figurait au-bas. "J'ai vu Gide hier", écrivait Dorothy de Nice (6 avril 1950) "et j'ai obtenu de lui qu'il signe le formulaire ci-inclus, ce qu'il a fait bien volontiers". Au cours de la même rencontre, comme elle me le confia non sans triomphe, elle lui avait reproché son manque d'appréciation du *Lear* de Shakespeare dans le dernier volume de son *Journal* (2 décembre 1946) : "La pièce tout entière et d'un bout à l'autre est absurde". La page qu'il avait écrite sur *King Lear* m'irrita à un tel point que j'entrai dans une violente colère et lui dis exactement ce que je pensais de lui et qu'il n'avait pas intérêt à planter son harpon dans le mufle de ce Léviathan !".

A cette même époque, Dorothy se réjouissait aussi d'une rencontre récente, toute différente, avec ces deux femmes extraordinaires, Natalie Barney et son amie de presque un demi-siècle, la Duchesse Elisabeth (Lili) de Clermont-Tonnerre. Miss Barney avait fréquenté la même école que l'auteur d'*Olivia*, à Fontainebleau, mais trop tard pour y être sa condisciple, et après que la direction avait changé de main. «*Olivia*» nous précéda de quelques années. L'atmosphère de passion fiévreuse qui hante son émouvant petit livre n'existait pas" écrivit-elle dans ses *Souvenirs indiscrets* (1960, p. 31). "Je viens de lire l'un des livres de l'Amazone", me confia Dorothy dans une lettre, "je dois dire, à mon grand regret, qu'il me semble expliquer la disparition totale de son nom du monde des lettres ! mais elle est gentille et amusante à rencontrer". Je pensais, quant à moi, que les oeuvres de Miss Barney étaient meilleures qu'elles n'apparaissaient à Dorothy, et même Gide avait dit longtemps auparavant : "Miss Barney est l'une des rares personnes que l'on devrait fréquenter si l'on en avait le temps".

Gide mourut le 19 février 1951. Dans la dernière lettre qu'elle lui adressa le 28 janvier Dorothy s'attendait encore à ce qu'il se remît suffisamment pour accomplir un voyage au Maroc et aussi, contre toute attente, à le revoir à la Souco. Je me souviens d'une phrase touchante dans une lettre depuis égarée : "Oui, nous souffrons ensemble de la perte de notre cher Gide". J'ajoutai à la dernière page de mon livre, écrit alors qu'il était encore en vie : "La plupart de ceux qui le critiquèrent supportèrent sa disparition avec courage, tandis que ses admirateurs pleuraient, dans ce qui semblait un monde plus sombre et plus vide, un irremplaçable maître et ami. Comme ses grands prédécesseurs Dante, Shakespeare et Goethe et ses pairs de ce siècle, Proust et Joyce, Gide a construit à l'intention de ses lecteurs, dans une oeuvre qui est à la fois universelle et la somme de son époque, un paradis possible que ni le temps ni la contingence ne peut entamer". C'est encore, aujourd'hui, ce que je pense et éprouve.

En 1952, Dorothy passa ses derniers été et automne à Gordon Square. L'ultime billet que j'ai conservé d'elle, daté du 22 septembre 1952, se terminait ainsi : "A chaque fois que je demande à Roger Senhouse quand il va faire paraître votre Marshlands, il me dit toujours" «*La semaine prochaine !*» En attendant, j'ai hâte de vous donner l'exemplaire Penguin de mon *Strait is the Gate*". C'est ce qu'elle fit,

accompagné de quelques remarques véhémentes rectifiant les inexactitudes de sa notice publicitaire : toutefois, les éditions Penguin se sont amplement rachetées depuis en republiant, dans les années 80, la plupart de ses meilleures traductions de Gide, série qui, par le potentiel de plaisir et de découverte qu'elle offre au lecteur anglais, ne peut être comparée qu'à la traduction de Proust par Scott-Moncrieff et Kilmartin.

Les Bussy retournèrent donc vivre et mourir dans leur villa La Souco, près de Roquebrune, en retrait de la Grande Corniche d'où ils surplombaient tout Monaco et la Méditerranée si bleue, "*la mer, la mer toujours recommencée*" - "*La plus belle vue d'Europe*", avait écrit Lytton Strachey à sa mère, lors d'une visite, en avril 1904; Pendant la guerre, ils avaient loué cette maison qui leur avait appartenu pendant toute leur vie commune, à une succession de locataires, y compris Malraux que Dorothy jugeait aussi imparfait comme romancier que comme locataire; après un procès, en 1951, elle en avait évincé les derniers occupants et repris possession des lieux. En mai 1960, Janie, à l'âge de 54 ans et Dorothy à 94 ans moururent tragiquement, mais toutes les morts ne sont-elles pas tragiques à l'exception, peut-être, de la sienne propre : Deux vieux amis évoquèrent leur mémoire dans le *Times*, sous des initiales transparentes, R.M. écrivit à propos de Janie, le 5 mai : "*Elle joua un rôle courageux à Nice, pendant la guerre, en tant que membre de la Résistance*". Le 13 mai, L.W. évoqua Dorothy : "*On se rendait bientôt compte quelle charmante personne, spirituelle, amusante et amusée elle était*". En effet, Dorothy était noble de coeur et d'esprit, redoutable et inspirait l'affection.

Bien des jours se sont écoulés depuis ceux où le soleil baignait nos rencontres, mais je n'ai cessé de penser que si j'allais à Gordon Square, et gravissais de nouveau toutes les marches de l'escalier, m'attardant cette fois pour examiner les tableaux, je retrouverais encore Dorothy assise là-haut dans la lumière vert-doré. "*Bonjour George ! qu'avez-vous fait de beau récemment*", s'écrierait-elle, "*mais d'abord que je vous dise, je viens justement de recevoir des nouvelles de Gide et il dit.....*".

Traduit de l'anglais par Françoise Steel.